

Serge ULESKI

Le travail et l'entreprise

Neuf études

Copyright Serge ULESKI

1 - Personne ne nous préservera, aujourd'hui moins qu'hier !



Son travail est devenu un mensonge.

Même si elle s'est bien gardée d'en parler pour ne pas s'attirer les foudres de son entourage, elle a pensé à un départ. Une folie à son âge. Quelles seraient ses chances de retrouver un emploi à 53 ans ?

Brillante ascension ! Rapide cette évolution professionnelle entre trente et quarante ans ! Et puis, soudain, plus rien. Spectatrice, elle s'est contentée de regarder ses collègues gravir les marches d'une ascension professionnelle sans limite, les félicitant à chacune de leur nouvelle nomination, jusqu'au retour de ces derniers après des allers et venus incessants dans les filiales, les agences, pour finir - ironie de l'histoire des carrières évolutives ! -, par devoir rendre des comptes à ceux-là mêmes qu'elle a vus naître et qu'elle a encadrés des années durant.

Dans ces moments-là, on réalise toute l'étendue parcourue... sur-place ! Son étendue et sa durée aussi, face à ceux qui n'ont pas cessé de progresser, de croître et de dominer leur parcours professionnel.

Il lui aurait fallu faire preuve d'une mobilité à toute épreuve : Paris, Toulouse, Lille, deux ans là, trois ici, quatre ailleurs... en SDF de l'encadrement tel un individu réduit à cette part de son identité la plus faible et la plus fragile qui soit : celle qui ne dépend pas de lui mais des autres et du regard qui sera porté sur son travail, son motivation, sa capacité à accomplir et à faire accomplir ce qui doit l'être. Identité qui a pour socle : le jugement d'autrui. A terme, un enfer cette dépendance et cet oeil scrutateur de tout.

Si elle n'a jamais voulu ou pu conduire sa carrière, désireuse qu'elle était de privilégier et de protéger sa vie privée, son rôle de mère et d'épouse, en revanche, d'autres femmes s'y sont essayées au triptyque *famille, couple et travail*.

D'autres encore s'y sont noyées jusqu'à s'y oublier : pas de famille et pas de couple mais du travail, encore du travail et puis un jour, plus de travail, à quarante cinq ans passés ou bien, plus qu'un travail qui n'est que l'ombre du travail qu'on a effectué des années durant et le salaire aussi, après une mise au placard. Et toujours pas de famille, pas de couple.

Panique ! Aigreur ! Pas d'enfants et pas d'épaules sur laquelle s'appuyer quand le moral est au plus bas.

Toutes ces femmes se sont-elles imaginées pouvoir vivre sans ? Sans doute ont-elles pensé pouvoir gérer le manque, la solitude, la frustration. Et même s'il leur est arrivé d'être invitées le samedi soir par des amies mariées et mères de famille, nombreux sont les couples qui n'ont jamais vraiment su quoi faire d'elles.

Une femme seule, jolie de surcroît, c'est déjà une rivale, une prédatrice - et qui sait même ! - une chasseuse sans scrupules : « *T'avise pas de lorgner sur mon mari... sinon !!!* »

Femmes sans passé, sans avenir puisqu'aux yeux de leur entourage, elles ont longtemps donné le sentiment de n'avoir rien cherché à construire. Au fil des ans, leurs relations amoureuses n'ont débouché sur aucun concubinage, aucun mariage et pire encore, aucune maternité. De là à les juger, toutes ces femmes de carrière sans mari et sans enfant, incomplètes et comme inachevées...

De leurs amies, ils peuvent encore en attendre un peu de compassion, du moins, pour ce qu'elle est encore capable d'exprimer dans le cadre d'une relation de femme mariée avec enfant face à une autre femme, seule et sans emploi depuis la veille au soir : « *Tu vas faire quoi ? Pas de boulot et toujours pas d'enfant, pas de mari ? T'as quelqu'un sous le coude, au moins ?* »

Et puis, une fois que le mal est fait, viennent les encouragements : « *Bon. T'en fais pas. Tu trouveras bien quelqu'un. Mais là, faut foncer ! Mariage, enfants et tout. Te pose pas de question ! Tu le lâches pas !!!!* »

Les belles années passent vite d'autant plus vite qu'elles sont courtes. On a donné, on a tout donné. On a un temps reçu : honneurs, sourires, attention, un peu d'argent, un salaire confortable. Tout reçu donc ? Des miettes rétrospectivement, une fois qu'on mesure l'ampleur des dégâts sur soi.

Il y a une chose qui ne se mérite pas et qu'on n'achètera pas non plus, car elle ne se vend pas ; cette chose, elle se donne gracieusement à quiconque souhaite l'acquérir : c'est la juste évaluation des risques que l'on court à vouloir les courir tous ; évaluation à des fins d'anticipation qui nous permet d'entrevoir ce que l'on s'évertuera à nous cacher aussi longtemps que notre engagement servira, non pas notre intérêt - celui de notre propre existence sur toute une vie - mais ceux des autres, pour le temps qu'il leur sera donné de nous les confier pour les faire fructifier.

Car, personne ne nous préservera, aujourd'hui moins qu'hier, depuis qu'on nous somme tous de nous exposer. Alors, autant retenir la leçon de ceux qui choisissent de ne jamais cesser de cultiver leur jardin entre deux avions, deux TGV et deux séminaires - *brain storming* ou pas !

Extrait du titre : “**La consolation**” - copyright Serge ULESKI.

Tableau représenté d' Eugène Carrière - Femme accoudée à la table - 1893

2 - L'imbécile au travail

Observer un imbécile travailler, *cadre de surcroît*, l'observer ordonner, organiser, commander, peut vous occuper toute une journée, voire une semaine. Car, côtoyer l'imbécillité au travail, c'est un spectacle d'un intérêt supérieur, bien supérieur à tous les autres.

Jadis cantonné à un rôle subalterne, sans danger pour autrui, l'imbécile des temps modernes se voit aujourd'hui doté de pouvoirs et de responsabilités qui font de lui l'agent redoutable d'une stratégie perverse. Et malheur à qui travaillera sous sa responsabilité !

Si pour d'aucuns, leur manière d'être ce qu'ils sont peut quelquefois les sauver du naufrage d'un jugement sans appel, en revanche, de cet imbécile-là, rien à sauver car, rien ne le sauvera.

"Qui suis-je ? Que fais-je ?" et puis aussi et surtout : "Qui sont les autres ?" sont des questions hors de portée pour cet individu qui ne dispose d'aucun outil pour se les poser. Quant à y répondre...

L'introspection lui est interdite. Evoluant à la surface des choses, des êtres et de lui-même quand il s'agit de comprendre son environnement qui n'est pas simplement le sien mais celui de ses subordonnés, il n'explore rien de ce qui fait de lui ce qu'il est, et des autres... pas davantage.

Coriace mais sans courage, l'imbécile au travail battra toujours en retraite dès les premières alertes et il sera sans pitié à l'encontre de ses subordonnés qui l'auront exposé à des risques que lui-même n'aurait jamais envisagé courir.



L'imbécile au travail ne choisit pas : il subit et fait subir ; du pain béni pour ses supérieurs. Les entreprises qui nomment de tels individus à des postes d'encadrement nous informent plus que tout sur l'idée qu'elles se font du travail qui doit être accompli et des hommes qu'elles recrutent.

Dépourvu de jugement, aveuglé par sa tâche, son poste, son rang, sa fonction, son statut, il ne veut rien savoir. Il n'a qu'un souci : occuper la place et la garder. Les traits figés, le corps raide, statue sur son socle, il n'en descendra pas. Sûr de lui face à ses subordonnés, humble en compagnie de ses supérieurs, l'imbécile au travail acceptera tout de celui qui l'a nommé. Ses supérieurs ont toujours raison. Aucune vérité qui ne vienne pas d'en haut est bonne à prendre et de lui, il n'en sortira aucune. Quant à lui susurrer à l'oreille une idée ou deux, en collègue attaché à le sortir du cul de sac dans lequel son action le mènera inévitablement un jour, inutile de l'envisager : son regard dubitatif, marque d'une impuissance immense, viendra nous signifier que c'est sans espoir et qu'il nous a fait perdre notre temps.

Car, l'imbécile au travail maintient hors d'atteinte toute réalité qui ne soit pas la sienne à des fins de se protéger d'une confrontation possible entre lui et le monde. Son incompetence n'est pas simplement due à un manque de qualification ou d'expérience ; son incompetence, c'est son imbécillité même, insoupçonnable en

lui ; et aucune formation, remise à niveau, plan d'amélioration et d'accompagnement - si tant est qu'il vienne à l'idée de quiconque de les lui proposer - ne le sauveront. Où qu'il soit, quoi qu'il fasse, il demeurera un imbécile : cadre imbécile, père imbécile, mari imbécile, amant imbécile, fils imbécile, partenaire imbécile au squash entre midi et deux.

Cette imbécillité a pour racine la certitude d'être au-dessus de toute autre compétence : celle de ses collègues - cadres tout comme lui - et de ses subordonnés ; certitude obstinée, démentie au quotidien, à chaque heure mais... néanmoins beaucoup plus gratifiante que l'aveu d'une incompétence crasse car, cette certitude cache très certainement l'angoisse inconsciente de ne pas être à la hauteur et une culpabilité propre à tout usurpateur confronté à l'absence de légitimité dans l'exercice de son autorité.

Si d'aucuns peuvent comprendre ce qui a motivé sa nomination, nul ne sait d'où il vient cet imbécile au travail, cet éternel Don Quichotte de l'intelligence humaine ; nul ne connaît son histoire, le comment, le pourquoi d'une telle amputation de sa conscience - conscience propre aux êtres humains : la conscience de n'être que la partie d'un tout et sans elle, de n'être rien.

Inutile de le questionner. Il a tout oublié. Grand bien lui fasse ! Car... qui peut bien être assez cruel pour souhaiter le réveiller, et ce faisant, l'exposer à toute l'horreur de sa condition face à un monde à l'écart duquel il se sera si longtemps tenu, tout en y agissant, en aveugle privé de canne blanche pour le guider et éviter qu'il ne trébuche sur le premier obstacle qui se dresse devant lui.

Lorsque celui qui l'a nommé aura besoin de couper quelques têtes ou de déplacer quelques pions, se sentant lui-même en danger, dans un jeu pervers qui n'amusera personne d'autre que lui qui aura failli un moment ne plus pouvoir s'en amuser, l'imbécile au travail, redevable de tout, repartira comme il est venu, loin des honneurs et de la reconnaissance de ses subordonnés pour le travail accompli. Et c'est sans broncher qu'il expiera en acceptant de se sacrifier.

Son expiation, vécue comme une nécessité qui ferait loi, c'est la dette que l'imbécile au travail n'a de cesse de rembourser, selon l'adage : "Qui paie ses dettes nourrit en secret l'espoir d'être autorisé à en contracter d'autres, dans un avenir proche, très très proche si possible et puis.... ailleurs, de préférence !"

Car, l'imbécile au travail ne supporte pas les temps morts de l'oisiveté, mère de tous les vices, la réflexion et l'introspection porteuses de tous les dangers d'une

révélation d'une réalité terrifiante : celle du caractère circonstanciel de son utilité et de sa nécessité au travail ; sans oublier ce sentiment évanescent, lancinant en lui : le sentiment de ne rien devoir à lui-même mais de devoir tout... à celui qui l'a nommé.

Extrait du titre : **La consolation** - copyright Serge ULESKI

3 - Maximisation du retour sur investissement du capital humain



L'aigle a déployé ses ailes.

Alors que les salariés ne connaissent de l'entreprise que le poste qu'ils occupent, l'aigle, lui, survole toutes les pistes de son territoire et explore toutes les voies qui mènent à eux. Le survol de cet aigle c'est celui du maître des lieux qui fait sa tournée comme un propriétaire fait le tour de ses terres, serrant des mains, opinant

du bonnet ici et là. Jamais il ne se pose. Toujours en mouvement à l'écoute des rumeurs, à la recherche du moindre malaise et des conflits larvés.

Quand on surprend son vol, les rares fois où l'on pense à lever la tête, il annonce une nouvelle distribution des cartes qui célébrera bientôt l'apothéose de la vie accoucheuse de stratégies aussi surprenantes qu'inattendues, en un tour de main, jusqu'à rendre méconnaissables et les lieux et le travail qui y est effectué.

Son survol peut être celui d'un prédateur cherchant sa nouvelle proie l'appétit au ventre, affamé : les rêveurs, les tire au flanc, les faux culs, les fumistes, ceux qui ne doivent rien à eux-mêmes et tout à ceux qui les ont nommés. Pour tous ceux-là, ce sera grandeur, décadence et déchéance.

Autre objet de son attention : le peuple silencieux. Toujours en retard sur la vie de leur travail, ces travailleurs candides, puisqu'ils n'en contrôlent ni les bouleversements ni les adaptations. Un jour, on leur signifiera leur congé définitif et en attendant, on se contentera de les conduire inévitablement et à leur insu, à leur perte et ce, bien avant que l'heure de la retraite ne sonne. Sur eux, la pression s'est accrue : horaires chaotiques, contraintes de résultats, menaces de licenciement. Outils de discipline au travail par excellence cette pression ! On leur parlera de flexibilité, d'autonomie et de polyvalence - comprenez : isolement et solitude -, sans oublier de mentionner des changements permanents qui nécessiteront de nouveaux comportements.

Cet aigle, c'est aussi un sourcier céleste fouillant du regard, scrutant, maladif, le sol, le sous-sol et ses plus petits interstices, en annonciateur de déluges qui viendront balayer tous les pauvres bougres en deçà de leurs attentes et au-delà de leurs craintes ; et les autres aussi : ceux qui se croyaient à l'abri.

Nouvelles exigences des temps modernes : le retour à l'instabilité généralisée et permanente du monde.

Il est tous les glissements de terrain purificateurs cet aigle blutoir qui tamise cette poudre farineuse que sont ses effectifs. Meurtre productif, il appelle cette instabilité ! Et si vous l'interrogez dans l'intimité de sa retraite, c'est à voix basse qu'il vous fera cette confession, le regard inquiet de peur qu'on ne l'entende alors qu'il ne souhaite être entendu de personne.

Il poursuit partout et sans relâche la liquidation de l'ancien monde - celui d'hier matin -, et prépare déjà celle de demain. Cet ancien monde, c'est le monde tel qu'il ne lui convient pas mais qui pourrait tout aussi bien lui convenir si d'aventure ce monde servait ses intérêts.

Le territoire de cet aigle (1) a pour le nom : DRH ! Et son occupation : gestion des ressources humaines, ou GRH.



Construction, mise en oeuvre, évaluation, ajustements à effectuer, régulation des outils de gestion prévisionnelle des emplois et des compétences...

Seul a voix au chapitre, ce qui peut être mesuré. Une science cette discipline qui ne peut se permettre le moindre chahut. Un puzzle, cette gestion des ressources humaines. Un travail de titan cette optimisation et cette mise en correspondance : chaînages, maillage, enjeux stratégiques et organisationnels.

Finie l'opposition salariés/patrons ! Il n'y a plus que l'entreprise. Et gare à ceux qui s'en détournent tout en y demeurant !

Dans l'entreprise, plus de conflits dits collectifs. Il n'y a plus que l'individu et si conflit il y a, il ne peut s'agir que d'un individu seul face à sa hiérarchie. Un champ de force univoque, ce monde de l'entreprise au sein d'une communication et d'une interrogation permanente des bonnes ou mauvaises volontés des acteurs en présence, depuis que la portée de l'exemple s'accroît et ce, dans toutes les directions : une note, un avertissement, un blâme, un licenciement pour l'exemple. Et puis, celle ou celui que l'on montrera *en* exemple.

Pensez donc ! Voici un niveau de réussite digne des plus belles performances sportives là où des collègues besogneux ont tout juste été capables d'accomplir leur objectif.

L'émulation vaut autant pour la chute que l'ascension. Et tout le monde y trouve du grain à moudre, du souci à se faire et d'aucuns leur compte de rêves de promotion. Oui ! Tout le monde y trouve matière à réflexion dans cet accroissement de la valeur exemplaire de l'exemple à suivre, à méditer du fond de son isolement ; valeur érigée en totem ; et d'aucuns ajouteront, sans scrupules et sans tabous quand cette valeur revêt les apparences d'une épée de Damoclès qui tranchera les têtes.

Alors, mieux vaut être du côté de celui qui tranchera celle des autres, d'un mouvement vif et parfait dans son exécution aveugle.

Si pour commander il faut avoir su longtemps obéir, on ne pourra s'empêcher de noter que l'on dirige tête baissée. Toujours ! En haut, trône celui qui vous dirige et ce faisant, regarde aussi vers le bas. Dans cette configuration verticale, c'est tête baissée que les dirigeants s'adonnent à leur sport favori.

Édifice à la triste figure, cette chaîne de commandement, et cette pyramide qui... pique du nez !

Et ceux d'en bas, où regardent-ils ?

Ils regardent leurs mains et leurs pieds - cadence oblige ! Et puis, prudence ! Gare aux accidents ! - ou bien, ils regardent droit devant eux, leur écran d'ordinateur, seul point de regard pour fuir tous les regards car il y a des jours où ils ne souhaitent croiser le regard de personne. Ils n'attendent qu'une chose ceux d'en bas : qu'on ne leur demande pas d'attendre quoi que ce soit de qui que ce soit.

Une prison en liberté cette solitude au poste comme la chèvre à son piquet de peur qu'elle ne s'égaré ou bien, qu'elle ne s'enlise dans ses déplacements ou tout simplement dans l'exécution de sa tâche. Stress et souffrance, l'angoisse tassée au ventre, seront tus et cachés ; et les cernes infinis de la fatigue et de la peur qui plissent la moindre pensée jusqu'à la rendre lâche et veule aussi, incapables de rompre l'étau de l'assujettissement à cette roue géante qui distribue au passage blâmes et encouragements dans le but de maintenir sur le qui-vive et le quant-à-soi un être qui n'a plus qu'une vie : la sienne - vie qui se languit de ne jamais pouvoir en réaliser une autre dans une alternative d'une simplicité redoutable : soumission ou relégation.

Et c'est alors que les chemins de la mémoire se rétrécissent jusqu'au méconnaissable, sans plus d'imagination. En effet, on aura tout oublié, pour ne rien regretter de ce qui devait faire de nous des êtres de croissance.

Mais diable, qui aujourd'hui peut se permettre de regarder vers le haut, à ciel ouvert, là où nul n'aura besoin de craindre le regard de quiconque, sinon... celui des nuages et la nuit, celui des étoiles bienveillantes ? Qui donc ?

1 - « ...*Le territoire de cet aigle a pour le nom : DRH ! Et son occupation : gestion des ressources humaines, ou GRH.... »*

Territoire dirigé et occupé dans une majorité écrasante des cas par des femmes. Mais qu'est-ce à dire ? Des femmes, des mères dévoreraient alors leurs propres enfants ; mères étouffantes, abusives, castratrices, telles des mantes religieuses coupant des têtes... (licenciements, retraite anticipée, mise au placard, démissions forcées de millions de salariés ces trente dernières années...)

Les femmes, hier encore dominées, seraient-elles les mieux à même de servir les intérêts des dominants qui sont majoritairement des hommes ? Les victimes faisant d'excellents bourreaux et les esclavages... des maîtres sur-doués.

Et si le pouvoir était bi-sexuel ? Ou... bien encore : et si le pouvoir n'avait pas de sexe ? A la fois eunuque, frigide et stérile mais brutal... d'une brutalité à la hauteur de sa propre impuissance et infirmité...

Extrait du titre : **“La consolation”** - Copyright Serge ULESKI.

4 - Ne pas travailler, c'est trop dur... inhumain même !

Si vous interrogez les travailleurs sociaux, les syndicalistes et les patrons, ils vous diront tous que le travail est essentiel à l'équilibre individuel, car le travail permet d'envisager une autre réalité que soi-même.

Car, travailler c'est sortir prendre l'air, c'est faire un tour, et ce faisant, c'est rencontrer l'autre : son patron dans les couloirs, ou bien les collègues à la machine à café pendant les pauses si généreusement accordées par la direction des ressources humaines.

Travailler, c'est être présent sur son lieu de travail certes ! mais c'est aussi s'absenter, c'est prendre du recul et ses distances avec soi-même. En effet, au travail, on s'oublie, on se fout la paix quelques heures par jour ; et si d'aventure vous en doutez, votre entourage professionnel n'hésitera pas à vous rappeler qu'il existe bien une autre réalité que soi-même, un autre vécu, tout un monde de contraintes salutaires (1) qui vous laisseront espérer des jours meilleurs, bien meilleurs même !

Aussi, après réflexion et pour faire court, **ne pas travailler, c'est vraiment trop dur, inhumain même !** Car, dans l'oisiveté, on ne fait l'expérience que de soi du matin au soir : soi-même pour seule réalité, pour seul horizon, et encore et toujours soi-même et... seul.

Privé de travail, on rapetisse, on a la vue qui baisse et pour finir, la saturation, le trop-plein, l'indigestion et le dégoût de soi viennent vous submerger avant de vous engloutir. Tout à fait vidé maintenant, et vide comme une coquille vide, c'est alors qu'un sentiment d'impuissance s'installe.

Aucun doute n'est possible. Inutile de fuir. Pas moyen d'en réchapper : hors du travail, point de salut et point de repos ! Point de repos parce que... point de fatigue, et point de fatigue parce que... point de travail !

Mais alors, comment font ceux qui ne travaillent pas... ou bien, ceux qui n'ont pas encore travaillé... et les autres : ceux qui ne travailleront... jamais plus ?

1 - « ... tout un monde de contraintes salutaires qui vous laisse espérer en des jours meilleurs et bien meilleurs encore... » à condition que le travail à faire ait mérité tout bonnement et tout simplement d'être fait et le salaire... d'être perçu ! Et ça, c'est une autre histoire que je me garderai bien de vous conter, ici et maintenant, faute de temps.

Extrait du titre : "**Des apôtres, des anges et des démons**" - Copyright Serge ULESKI.

5 - Au-delà des fréquences hertziennes audibles

Jadis perfectionniste, exigeante envers elle-même, aujourd'hui cherchant à fuir le moindre désagrément, la moindre gêne, elle n'est plus ce que son travail est devenu, et pour l'accomplir, ce qu'elle se doit d'afficher : adhésion et motivation.

Elle le sait, elle le pressent : un danger guette ; et ce danger viendra des trentenaires bardés de diplômes, en veux-tu en voilà ! Et intelligents avec ça ! car, ceux-là seuls sont capables de déceler chez elle sa désapprobation à l'égard des nouvelles stratégies d'organisation que son service est chargé de mener jusqu'à ses ultimes conséquences.

L'intelligence dans le travail tient en trois étapes : on voit, on comprend, on agit. Ils fonctionnent à cent à l'heure, ces trentenaires ! Avec eux, c'est la défaite assurée pour quiconque possède les mêmes qualités - analyse, synthèse, action -, mais à une vitesse de moitié inférieure à la leur. Ils n'ont pas leurs pareils quand il s'agit d'évaluer les dysfonctionnements humains - si tant est qu'un être humain puisse disfonctionner ! Et c'est possible dans un environnement où la fonction fait l'homme !

Soucieux de maximiser tout ce qui se trouve à leur portée, ils sont imbattables lorsqu'il est question d'identifier les désordres organisationnels en mettant en place une logistique impitoyable : indicateurs de mesure, contrôle et évaluation de la qualité des résultats obtenus.

Des visionnaires ils sont. Mais ne nous y trompons pas : des visionnaires adaptés... adaptés à leur temps. Autant dire, des suiveurs ou des opportunistes. Ils ne verront jamais la fin dans ce début dont ils souhaitent être les acteurs enthousiastes. Ils seront tout aussi incapables de penser le renouveau après cette fin. Ils sont à l'heure, certes ! Mais déjà en retard d'une nouvelle stratégie.

Et puis, il y a les autres, guère plus âgés, parfois plus jeunes encore, porteurs de nouvelles aspirations : se former, se reconvertir, bouger, partir, revenir, s'absenter, choisir sa mobilité. En un mot : ne plus subir !

Chimériques ces aspirations ! Oublieux qu'ils sont d'interroger un élément incontournable : leur emploi et sa fonction ; oubli qui les condamne eux aussi à la déception une fois que les règles du jeu auront changé.

Autre danger pour elle : les intervenants extérieurs. Non contents de proposer des recommandations après un diagnostic intimidant qui ne souffrira aucune contestation, voilà qu'aujourd'hui, ils se proposent de partir à l'assaut de l'objectif d'efficience assigné. Au prix qu'ils se font payer... c'est la moindre des choses, serait-on tenté d'ajouter.

Conseillers et acteurs donc mais... toujours pas payeurs, ces intervenants opiniâtres et zélés car, partout où ils sévissent, ils contribuent grandement à désosser le travail pour installer un espace pour personne et un travail pour quiconque en redemande à son corps défendant, et pour peu qu'on interroge le candidat embauché depuis six mois dans l'anonymat d'une confiance susurrée à l'oreille et dans le brouhaha de



cris hurlés au-delà des fréquences hertziennes audibles par l'oreille humaine ; cris que seuls les sourds et les muets ainsi que les bêtes... sont capables de déchiffrer.

Extrait du titre : "**La consolation**" - Copyright Serge ULESKI.

7 - J'y retournerai pas

« J'en ai plein le cul.

- Faut arrêter la sodomie, M'sieur !

- Mais non ! Ca n'a rien à voir.

- De quoi parlez-vous alors ?

- De mon travail. J'y retournerai pas. Pour rien au monde ! J'y foutrai plus les pieds !
Je ne peux plus supporter leurs cadences infernales.

- Vous parlez de l'emploi que vous occupez. C'est ça ?

- Oui ! Et j'y retournerai plus.

- Et la dignité Monsieur ?

- La dignité ?

- Je veux dire : le travail, première dignité de l'homme car, le travail c'est ce qui distingue l'homme de l'animal. C'est pas rien quand on y pense : le travail, c'est bien la dernière chose qui nous reste quand on a tout perdu.

- Un travail qui ne respecte pas la dignité et la liberté de l'homme n'est pas un travail mais une tyrannie.

- C'est quand même pas le baignoire. Faut être raisonnable ! Le travail ! Vous ne pouvez quand même pas remettre en cause son caractère structurant, formateur et initiatique.

- Leurs cadences infernales qu'ils nous imposent, c'est fait pour nous structurer, nous former et nous initier ?

- Oui ! Sans aucun doute. Ces cadences infernales, c'est du travail. Et le travail, c'est formateur et c'est structurant.

- Détrompez-vous. Leurs cadences infernales qu'ils nous imposent, c'est fait pour tuer la concurrence.

- Tuer qui ? Tuer quoi ?

- Les concurrents.

- Le meurtre ! Encore le meurtre ! Ça y est ! C'est reparti ! Mais... attendez ! Tous ces clients, il faut bien que quelqu'un réponde à leurs besoins. Ils sont multiples, leurs besoins ! Ils sont diffus, confus, évanescents aussi, les besoins de tous ces clients ! Pensez à toute cette effervescence. Aujourd'hui, faut être le premier à répondre aux besoins de tous ces clients impatientes et capricieuses qui tapent du pied, qui s'agitent et qui rouspètent. Ça commence tôt le matin et ça finit tard... très tard dans la nuit... et... au petit jour, parfois même. Et puis, ce n'est pas toujours facile de les identifier et de les satisfaire... tous ces clients dans le besoin ; clients aux regards tendus, inquiets. Qui les sauvera du manque car, là où il y a un besoin, il y a fatalement un manque qu'il faut combler. Dans le cas contraire, leur frustration sera dévastatrice. Ils se fâcheront tout rouge et ils viendront vous demander des comptes... tous ces clients.

- Un client satisfait, c'est pas un client satisfait, c'est un client qui ne se plaint pas. Voilà. Et puis, le besoin, c'est pas chez le client qu'il faut aller le chercher - besoin dont le client ne soupçonne même pas la pertinence et la nécessité. Non ! C'est le besoin que vous créez qui a besoin d'être satisfait et pas le client. Et puis, la priorité, c'est la solvabilité. Ça vous a peut-être échappé mais... on n'a jamais vu une entreprise s'occuper des besoins des gens insolubles.

- Soit ! L'argent éclaire la bêtise et la cupidité et plonge dans les ténèbres tous ceux qui n'en ont pas.

- Pour eux, il n'y a que trois choses qui comptent : le besoin qu'il faut créer, le monopole pour le satisfaire et le profit pour ne pas perdre son temps et son argent. Est-ce que c'est formateur et structurant ça : le besoin, le monopole et le profit ?

- Ecoutez ! C'est pas comme ça qu'il faut voir les choses.

- Comment alors ?

- Les choses... il faut les voir autrement. Et puis, tout compte fait, il ne faut pas les voir du tout... toutes ces choses. Il ne faut rien voir parce que... voir, c'est comprendre et... comprendre c'est basculer et... basculer c'est perdre l'équilibre. Alors, si vous voulez rester debout, vous ne devez rien voir du tout, même s'il faut être aveugle pour ne pas les voir ces choses car... voir ces choses, c'est comme braver un interdit. Et il n'est pas donné à tout le monde d'être brave. Et puis, pensez aux sanctions. On sanctionne toujours les braves. Toujours ! Alors, un peu de courage ! Ressaisissez-vous... mon brave !

- Justement, c'est bien ce que je fais. Je me ressaisis.

- Mais que voulez-vous à la fin ? Ce sont les motivations intéressées qui dirigent le monde : les commerçants qui font commerce de tout. Le commerce comme passion, c'est pas rien ! Il y a ceux qui font feu de tout bois et ceux qui font commerce de tout ce qui s'achète et de tout ce qui se vend. Même si le pire n'est jamais sûr, le commerce, lui... il l'est toujours ! On ne se trompe jamais à son sujet et lui non plus. Il est bien plus sûr et plus cruel que le pire quand il l'est. Et puis, sachez une chose : aujourd'hui, il faut beaucoup d'argent pour prendre la parole. Il faut être plein aux as pour prétendre à cette parole et vous, vous êtes pauvre. Alors... silence donc ! Silence ! Pauvre que vous êtes !

- Vous avez terminé ?

- Que vous le vouliez ou non, le travail libère les capacités créatrices de l'Homme. Le travail et le créateur ne font plus quand l'homme se libère enfin de ses chaînes et de l'emprise dévastatrice de l'oisiveté pour embrasser... tout de go, la puissance créatrice de son potentiel illimité de créateur. Le travail, l'homme et le Créateur s'embrassent pour mieux embrasser le ciel et la terre dans un feu dont les cendres encore chaudes viendront recouvrir tous ceux qui cherchent à fuir leurs responsabilités face à l'Histoire bouillonnante de l'homme fait homme, à la tâche et... à la pièce et ... aux pièces, sous la trique syndicalement assistée des tâcherons aux cadences infernales qui font de cet homme, un homme plein, rond, rempli, épanoui et bourré à bloc sous la pression d'une œuvre époustouflante... une œuvre à vous couper le souffle et le caquet. Assurément !

- Foutaises tout ça.

- J'essaie de comprendre votre point de vue. Mais c'est pas facile ; tous ces clients à trucider et tous ces concurrents à satisfaire... c'est pas simple.

- Taisez-vous et écoutez ! Une fois la concurrence éliminée, on jette tout le monde : les clients devenus insolvables, les salariés improductifs et usés... et les fournisseurs récalcitrants : ces fournisseurs fortes têtes qui ne veulent pas se plier aux conditions de leurs donneurs d'ordres. Dans ce système, on est tous salariés, fournisseurs et clients et seuls les donneurs d'ordres sont aux commandes.

- Là-dessus, je vous suis ! Je vous suis... reconnaissant et puis aussi, je vous suis tout acquis. Je ne vous lâche plus. C'est décidé. Je vous colle aux baskets ! Car je vois... maintenant que vous vous êtes confié à moi, je vois l'avènement d'un monde nouveau et puis, des torches incandescentes. Je vois des déserteurs torchés, balbutiants, titubants parfois même, mais debout et droits, dans une ascension épuisante... mais très vite récompensés, tous ces marcheurs à la torche multicolore, une fois le sommet atteint, là où tout devient clair et limpide comme l'eau de la fonte des neiges en haute montagne. Le feu ! Mon Dieu ! Je suis comme ébloui par le feu et la lumière de toutes ces torches qui... Chaud devant !

- Comprenez-moi ! On baise plus, on mange plus. On est toujours dans le cirage. On est comme des zombis. On n'arrive pas à récupérer.

- Essayez le yoga !

- Le yoga ? Vous voulez rire ! Non, la boxe !

- La boxe ?

- Oui ! Pour leur en foutre plein la gueule à tous ! Plein la gueule... et bien dans la gueule le poing ! »

Extrait du titre : « **Confessions d'un ventriloque** » Copyright Serge ULESKI.

8 - Là où nous n'avons jamais cessé d'être

« Encore vous ? Mais... combien de fois faudra-t-il vous le dire : j'y foutrai plus les pieds !

- Je sais. Je sais.

- Cette guerre qui n'en finit pas de vouloir tout rentabiliser, tout récupérer, tout amortir...

- Amortir avez-vous dit ? Amortir comme... mortier ? Mortier comme... mort ? Mort comme... défunt ? Le don de soi ! Vous voyez, on y revient. Le don et le sacrifice. Le don de sa personne et le sacrifice de tous les autres, réunis au sein d'une belle famille qui offre, comme on offre un cadeau le jour de Noël, ses bras, sa sueur et le sacrifice d'une vie bien remplie... même dans le chaos des cadences infernales et des horaires décalés. Ponctuels et à l'heure, tous ces horaires décalés à heure fixe ! Cela dit, n'oubliez jamais une chose : pas de civilisation sans sacrifice et... pas de civilisation, pas de progrès. Il faut tout donner et donner sans compter, sans retenue. Allez ! Donnez nom de Dieu ! Donnez tout ce que vous avez. Mais... qu'ils vident leurs poches, tous ! Qu'ils vident leurs sacs ! Qu'ils fassent les fonds de tiroirs aussi ! Sans oublier le bas de laine caché sous le matelas et dans l'armoire, au fin fond d'une ruralité rétentionniste...

- Commencer tantôt à quatre heures du matin, tantôt à midi ou bien encore, à vingt heures, c'est pas une vie ! Et le samedi, faut être disponible aussi ; quand c'est pas le week-end ! Parce que... les machines, elles, ne doivent pas s'arrêter. Jamais ! Les trois huit ? Le petit déjeuner devient le souper ; le souper... le déjeuner ; et le

déjeuner prend la place du dîner et le dîner devient la collation de quatre heures. Vous imaginez un peu ! Ma femme a des horaires normaux. Mais moi, si je commence à midi, je finis à vingt heures ; et si je commence à vingt heures, je finis à quatre heures du matin. Et puis, quand je rentre à quatre heures du matin, je fais quoi ? Je réveille ma femme pour faire un brin de causerie ? A mon gosse et ma femme, je leur fais faire les trois-huit ? C'est ça ? Alors... vous voulez que je continue ?

- Non, je crois que ça ira bien comme ça.

- J'ai aussi des douleurs musculaires. On m'a dit que c'était dû à l'intensification des cadences de travail : un effort de plus en plus important à fournir dans un laps de temps de plus en plus court. Exténué, je suis. Une fois, j'ai failli passer sous un bus et je crois bien que ce jour-là, c'est moi qui suis allé le chercher ce bus. Inconsciemment certes, somnolent aussi, mais n'empêche... je crois bien que j'ai souhaité, ce jour-là, finir sous les roues de ce bus qui passait et moi qui traversais la rue au même moment. Le médecin de l'entreprise ne veut rien savoir. Il ne veut pas d'histoires avec le patron. Il me dit que je suis apte et que tout va bien. Alors, je vous le redis : j'y retournerai pas. La flexibilité et l'élasticité du champ de bataille n'auront pas ma peau, ni celle de ma famille. Et si on se syndique, on est morts. D'ailleurs, pourquoi se syndiquer ? Pour humaniser cet environnement inhumain en acceptant les conditions de travail pour cinq francs de plus de l'heure et une pose supplémentaire de dix minutes à la cafétéria ? Non, non ! J'ai une bien meilleure solution : on devrait brûler toutes les entreprises qui imposent les trois-huit ; toutes ces entreprises qui ne nous permettent pas de vivre en famille et d'élever nos gosses...

- Écoutez Monsieur ! Restons lucides : que vous le vouliez ou non, il faut bien que quelqu'un fasse ce sacrifice.

- Pourquoi moi ? Pourquoi nous ?

- Mais parce que vous pensez que seul le travail salarié permet de joindre les deux bouts ; bouts que vous n'arrivez d'ailleurs pas à joindre. En dehors du salariat, vous pensez qu'il n'y a point de salut. Et puis, vous êtes certainement trop honnête pour faire travailler les autres à votre place. N'est-ce pas ? Quant à travailler pour votre propre compte... j'imagine que l'auto-exploitation ne vous attire pas davantage. Je me trompe ?

- Ben... faut voir.

- En conclusion et comme si ça ne suffisait pas, je dirais que vous avez été sélectionné dès la naissance ; même si vous ne soupçonniez pas, et vos parents non plus, le sort qui vous attendait. Et pour ne rien arranger, vous n'avez sans doute pas

été studieux à l'école ; vous n'avez pas écouté et vous n'avez rien retenu. Et qui sait même, vous avez peut-être séché les cours. Les cancre et plus spécialement... ceux qui sont issus des classes laborieuses, et même et surtout quand elles sont privées de labeur, toutes ces classes maintenant sur la touche... Oui ! Les cancre ont leur utilité finalement : ils servent à vider nos poubelles parce qu'il faut bien que quelqu'un les vide... nos poubelles. Remarquez... je pensais à tous les crève-la-faim qui attendent de prendre votre place, tapis dans l'ombre. C'est un vivier inépuisable, les crève-la-faim. Une main-d'œuvre pléthorique. Ils se reproduisent à une vitesse vertigineuse. Ils ne cessent de forniquer car l'ignorance et le sous-développement, sans oublier l'absence de télévision, ont toujours favorisé la fornication. Y a pas plus fornicateur qu'un couple de crève-la-faim privé de télé. La faim et l'absence de télévision libèrent la libido. Plus on crève de faim, plus on fornique. Moins on sait lire et écrire et plus on baise. Ça occupe l'esprit et le corps, sans doute. Et puis, j'imagine que les hommes, eux, se vengent et se paient sur la bête, à savoir : les femmes. Ils compensent. Comprenez-vous ? Ils n'ont pas la télé et des universités pour tempérer leur fringale amoureuse. Les crève-la-faim, ils viendront, c'est sûr ! Mais on les accueillera à petite dose, je vous rassure. Faut bien nous protéger. On a quand même des valeurs à défendre. On n'a pas encore tout perdu. Pensez à notre civilisation des droits de l'Homme. Oui, nos droits de l'Homme avec ses déclarations à vous tirer des larmes aux yeux et les vers du nez.

- Moi je vous dis qu'ils testent quotidiennement nos capacités d'adaptation, de résistance et de laisser-faire : "*Jusqu'où peut-on aller ?*" Mais alors... comment en sommes-nous arrivés là ? Oui ! Comment ? Comment en sommes-nous... tous arrivés là ? Ils nous ont bien fait marcher avec leur urbanisme de rêve qui ne fait rêver que ces mêmes urbanistes bien planqués et peinarde entre les murs étanches et insonorisés de leur chaumière au toit de chaume... bien en retrait ces urbanistes, de ce rêve et de cette vie empoisonnée et vérolée qu'ils nous ont livrés et servis, condamnés que nous sommes à y crever et... à en crever, dans ce cauchemar monté de toute pièce par d'irresponsables fumistes, aujourd'hui spectateurs impassibles et goguenards de leur propre fumisterie. Mais comment en sommes-nous tous arrivés là... là dans nos villes, dans nos quartiers, dans nos zones industrielles, dans nos ZAC et jusque dans nos propres foyers qui ne nous protègent plus de ce cauchemar, même pour un court instant... instant de répit bien mérité pourtant, avant de nous y jeter à nouveau, et de nous livrer en pâture à une mort par asphyxie. Car nous en sommes tous bien là, nous tous qui vivons aujourd'hui comme personne n'aurait souhaité vivre, voilà cent ans. Et aujourd'hui, notre monde n'a plus qu'une idée en tête : en sortir ! Oui ! En sortir au plus vite pour enfin, se sortir de là. Là où il n'est plus possible aujourd'hui de vivre, si la vie doit encore avoir un sens pour ceux pour lesquels il est important que cette vie ait un sens et une direction... Interrogez-les tous et vous verrez : "*Comment vais-je sortir de là ? Comment ?*" Alors, je vous le répète : Comment en sommes-nous tous arrivés là ? C'est aujourd'hui la seule question digne d'être posée... la seule et la dernière

question, la der des ders sur laquelle il nous faudra tous bûcher comme des bûcherons assoiffés de connaissance, si nous ne voulons pas mourir sans une explication : comment en sommes-nous tous arrivés là ? Car nous y sommes bien tous arrivés... là, oui, là où il n'est plus possible, aujourd'hui, de vivre sans tuer l'autre ou dans le meilleur des cas, sans pourrir irrémédiablement la vie de son voisin avant de ruiner sa vie propre dans une lutte acharnée et cruelle pour une survie qui n'est déjà plus une vie mais un commencement de mort lente et sinistre. Mais... comment en sommes-nous arrivés là ?...

- Je vous arrête un instant, si vous me le permettez. Écoutez Monsieur ! Vous êtes trop impatient. L'humanité... notre belle humanité n'arrive pas ! L'humanité vit là où elle a toujours vécu. Elle y vit figée ; en mouvement certes, mais... figée. Alors, nous n'y sommes jamais arrivés là où nous sommes aujourd'hui... pour la simple raison que nous n'y sommes jamais allés pour n'en être jamais partis puisque nous n'avons jamais cessé d'y être, faute de pouvoir en sortir. »

Extrait du titre : « **Confessions d'un ventriloque** » Copyright Serge ULESKI.

9 - Le meurtre, moteur de la production humaine.

"Ecoutez-moi Monsieur !

- Mais... je vous écoute ! Je fais que ça !

- Aujourd'hui, il n'est plus question de rentabilité... car le besoin légitime d'un retour sur investissement finit là où commence la recherche effrénée du profit maximal ; et cette recherche-là, c'est la recherche du seuil de rupture des modes de production et de fonctionnement musculaires et psychiques de l'espèce humaine salariée. Le fameux point-mort, c'est bien ça ! Et seuls les donneurs d'ordres sont aux commandes : plus intolérants, plus misanthropes qu'eux, vous ne trouverez pas. Monsieur, saviez-vous que le commerce, c'est la haine ?

- Non Monsieur mais... maintenant que vous m'en parlez...

- On fait des affaires le couteau entre les dents car, le moteur de cette production-là, c'est bien le meurtre. Ils sont prêts à tout pour survivre, bien que ce système les condamne tous à se sacrifier quand le moment sera venu pour eux de se retirer parce qu'un plus performant qu'eux les aura balayés. Leurs successeurs pourront toujours se réjouir, et ceux à qui ils distribuent des miettes, avec eux, insoucieux qu'ils sont, les pauvres bougres, du sort qui les attend. Bientôt, il n'aura plus de nom ce système. On ne sait déjà plus comment le nommer. Il n'a déjà plus de visage ! Lorsque le sacrifice de tous contre tous sera partagé par tous, en kamikazes d'une défaite universelle, ce système sera sans morale et sans honneur, car sous le couvert de l'anonymat, tout lui sera permis : absolument tout ! Nul doute à son sujet : le moteur de ce système, c'est bien le meurtre ; le meurtre du meurtrier et de

ses victimes, et puis encore... le meurtre de ce même assassin qui se donne la mort en tuant. Alors, aujourd'hui, qu'est-ce qui nous reste à célébrer ? Sûrement pas la vie ! La fin, nous sommes ! La fin et les moyens... et rien d'autre. Plus rien devant nous, plus rien derrière. Plus rien ne nous précède. Plus rien ne nous dépasse ! Aussi, il ne nous reste plus qu'à nous consommer avant de nous dévorer, jour après jour, anthropophages et cannibales. Pourquoi croyez-vous que les femmes n'enfantent plus là où ce système triomphe sans conteste ? Il vient de là, le déficit démographique : quelque part au fond de nous-mêmes, nous savons tous que nous sommes tous... déjà morts."

Extrait du titre : « **Confessions d'un ventriloque** » Copyright Serge ULESKI.